

16°Z

19886

# LELL ET UN CALEMBOURS

Éditions Garnier.



MILLE ET UN  
CALEMBOURS

par

F. de | Donville |

*suivis de*

LA FOIRE AUX CALEMBOURS

par Étienne Ducret

Éditions Garnier Frères

19, rue des Plantes, Paris

82  
28

№ 62.  
19886

DL-19-05-1978-12889



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.

© Éditions Garnier Frères, 1978.

Couverture : Hans Troxler

## HISTOIRE DU CALEMBOUR

On sait combien Delille se montra sévère pour le calembour :

Le calembour, enfant gâté  
Du mauvais goût et de l'oisiveté,  
Qui va guettant dans ses discours baroques  
De nos jargons nouveaux les termes équivoques  
Et se jouant des phrases et des mots,  
D'un terme obscur fait tout l'esprit des sots.

Delille s'est-il bien rendu compte de l'importance de cette condamnation? Savait-il que parmi ceux que sa muse anathématisait se trouvaient des écrivains estimés, des orateurs célèbres, des poètes immortels et jusqu'au Messie lui-même?

Avait-il donc oublié ces paroles du divin Maître à l'un de ses disciples :

« Tu es *Pierre* et sur cette *Pierre* je bâtirai mon Église. »

Il y a évidemment là une pensée profonde; mais sur quoi repose-t-elle? Sur un calembour, Delille lui-même n'eût pu le nier.

Nous nous faisons un devoir de reconnaître que le poète des *Jardins* n'est pas le seul qui se soit élevé contre le calembour. Voltaire — qui cependant en commit quelques-uns — s'était montré tout aussi sévère pour lui.

André Chénier, ce tendre amant de la Grèce, ne lui trouvant sans doute pas la saveur du sel attique, lui lança cette pierre du haut du Parnasse :

Le Janus à deux fronts, l'hébéte calembour.

Enfin, un académicien, M. Boissonnade, a déploré le calembour en ces propres termes : « Notre langue est toute pleine d'homonymes. De cette foule de mots qui ont des différences de signification avec des similitudes de son et d'orthographe, naît notre malheureuse facilité pour les équivoques, les jeux de mots et les *calembours*. Sans nos innombrables homonymes, le marquis de Bièvre n'eut jamais eu le triste talent de dire tant de sottises (*sic*); nous n'aurions pas été possédés, il y a quelques années, de cette fureur épidémique de calembours qui empoisonnait (!!!) toutes les conversations, et aujourd'hui encore, quelques tréteaux subalternes n'auraient pas une vogue contre laquelle le bon goût et la raison réclament vainement. »

Il était, certes, permis à M. Boissonnade de ne pas aimer le calembour. Mais était-ce bien à lui, à un helléniste, à un savant, de dénoncer M. de Bièvre comme l'inventeur, le créateur de ce jeu de mots? Nul mieux que M. Boissonnade ne devait le savoir, le joyeux marquis n'a mérité.

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Non seulement le calembour n'est pas notre contemporain, mais encore ce ne sont point les mots de notre langue qui ont servi à ses premières jongleries. Ouvrez le divin Homère, vous y trouverez des calembours; ouvrez Aristophane, les calembours rongent ses œuvres. Plaute, ce père spirituel de Molière, en est rempli. Cicéron en saupoudrait ses merveilleux discours.

Mais c'est assez récriminer. Nous nous sommes engagé à donner l'histoire du calembour, et nous tenons à justifier notre titre.

Avant tout, et afin de nous attirer l'indulgence des érudits, constatons que le mot *calembour* vient, selon quelques-uns, de l'expression italienne



*calamajo burlare* : badiner avec la plume, et, selon M. Ph. Chasles (1), de *Calemberg*, personnage plaisant des contes allemands.

Nous avons parlé du calembour chez les anciens; qu'il nous soit permis de suivre sa marche et ses progrès chez les modernes.

Ce ne fut d'ailleurs qu'à l'époque de la Renaissance qu'il commença véritablement à prendre ses lettres patentes. Le Dante en Italie, Shakespeare en Angleterre, Rabelais en France, en firent une grande consommation. Illustré par leurs plumes brillantes, ce canard, devant certain aigle, vola de clocher en clocher, ne dédaignant pas de s'arrêter parfois sur les écriteaux des plus humbles boutiques. Ce fut alors qu'on vit apparaître des enseignes telles que celles-ci : *A l'épi scié*; ce fut alors que des maîtres de poste firent inscrire sur les murailles de leurs écuries cette légende chevaleresque : *Honni soit qui mal y pense!*

Les calembours se multipliant d'une façon prodigieuse firent bientôt gémir les presses d'imprimerie pour leur propre compte. Dès 1630 apparut l'*Histoire de ma mie... de pain mollet*, par Deveau de Caros, bientôt suivie des *Jeux de l'inconnu*, du comte de Cramail, et de plusieurs autres satellites.

Le siècle suivant vit éclore la coquette *Histoire de Camoufflet*, publiée en 1752 par un auteur qui eut la modestie de ne pas se nommer. C'est cependant un chef-d'œuvre... en son genre. En supprimant les mots en italique qui forment calembour, on a un petit roman des plus intéressants. Qu'on en juge par cet échantillon :

« Le prince de Camoufflet était un roi de *trèfle*, dans un vaste pays de *cocagne*, sous un beau ciel de *lit*. Il régnait sur d'excellents sujets d'*anatomie*; il les aimait et ne songeait qu'à soutenir leurs intérêts au *denier quatre*. Il avait une belle figure de *rhétorique*, un port de *mer* majestueux. Il n'était ni petit *collet* ni grand *Mogol*. Sa tête d'*épingle* était bien posée sur son cou de *Jarnac*, etc., etc. »

(1) *Études sur l'Allemagne.*

Cependant les calembouristes étaient loin d'avoir dit leur dernier mot. Il était réservé au marquis de Bièvre, de joviale mémoire, de les éclipser tous.

Afin de prouver que le célèbre marquis n'a rien de mythologique, nous dirons que de Bièvre, né en 1747, était petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV. Il commença sous Louis XV à se faire la réputation d'un homme à réparties comiques, à saillies intarissables, et résolut d'en profiter pour écrire. Sa première œuvre — et peut-être son œuvre capitale — fut la *Lettre écrite à Madame la comtesse Tation par le sieur de Bois-Flotté, étudiant en droit fil*. Cette facétie, écrite en 1770, rappelle beaucoup l'*Histoire de Camouflet* dont nous avons parlé plus haut; mais elle est encore plus abracadabrante.

A la suite de cette lettre se trouvent les *Sentiments patriotiques et Réflexions utiles de l'abbé Quille*. Il nous a paru intéressant de les reproduire, telles qu'elles se trouvent imprimées dans la première édition. On pourra ainsi se convaincre que nombre de calembours attribués à des auteurs contemporains pourraient être revendiqués par l'ombre du spirituel marquis.

La *Lettre à la comtesse Tation* obtint un grand succès chez les rieurs, mais elle valut aussi à son auteur de nombreuses observations, de sévères remontrances de la part des hommes réputés graves. Ceux-ci reprochèrent vivement au marquis de consacrer son talent à ces débauches d'esprit, tandis qu'il pouvait cueillir des lauriers dans le champ de la saine littérature. De Bièvre parut un instant convaincu par ces raisonnements, et ce fut sans doute alors qu'il fit jouer au *Théâtre-Français* — vous avez bien lu — une comédie en trois actes et en vers intitulée *le Séducteur*. Le succès de cette pièce, écrite avec élégance, — avec une telle élégance qu'elle fut attribuée à Dorat, — loin d'arracher de Bièvre aux calembours, en fit surgir de nouveaux en son cerveau surexcité. Un des principaux artistes chargés de l'interprétation de cet ouvrage, disait qu'étant indisposé, il craignait de n'avoir pas été bon dans son rôle. J'étais enrôlé, confessait-il. — Tant mieux, répartit le marquis : *le Séducteur* ne saurait être mieux joué qu'en roué. »

A la même époque, on représenta les *Brahmes* de La Harpe, qui tombèrent à plat. « Qu'en dites-vous? lui fit un ami. — Le *Séducteur* réussit, les *Brahmes* (bras me) tombent, » répondit l'incorrigible marquis.

Dès lors, il retomba dans son péché favori, et cette fois, si profondément, qu'il n'en sortit qu'en quittant la vie. Bientôt parut un ouvrage intitulé la *Fée Lure*; puis, un second, l'*Ange Lure!* Enfin, ne connaissant plus d'obstacles, de Bièvre écrivit une tragédie : *Vercingétorix*, qui n'était évidemment pas destinée aux Français. On jugera par cet échantillon :

VERCINGÉTORIX, aux officiers Gaulois.

Dans ces lieux à l'anglaise où ma voix vous amène  
 Il faut de nos malheurs rompre le cours la Reine,  
 Ainsi, vous dont l'esprit est plus mûr *mitoyen*,  
 Donnez-moi des conseils dignes d'un citoyen.  
 Et surtout de *droguet*, dans nos vertus antiques,  
 Rétablissez le sort de mes sujets *lyriques*.  
 Avec moins de secours et de bras de *fauteuil*,  
 Des Romains autrefois je creusai le cercueil!

Et je pus *comme un bouc* dissiper vos alarmes,  
 Pensez-vous que César, me voyant approcher,  
 Ose continuer le siège *du cochet*?

On le voit, la maladie du calembour était invétérée chez le pauvre marquis. Il mourut à Spa, comme il avait vécu, en *calembourdant*. Au moment suprême, ceux qui l'entouraient l'entendirent en effet murmurer ces mots : « Mes amis, je m'en vais *de ce pas* (de Spa). »

Pour consacrer à jamais sa mémoire, ses admirateurs publièrent après sa mort un recueil de ses calembours, qu'ils intitulèrent : *Bièvrina*. Nos lecteurs trouveront les meilleurs dans ce volume.

Nous ne parlerons pas du calembour sous la Révolution. A cette époque de terreur, de bouleversement et de rénovation, il fut souvent terrible, trop



souvent sanglant. Sans s'en douter, Bonaparte lui rendit ses grelots. Que dis-je! sous ce règne, on le vit à l'apogée de sa gloire, dresser son temple à la face de l'Institut, et réunir ses sectateurs en Académie.

« C'était, dit Larousse, aux premières années de l'Empire. Monge était revenu de la campagne d'Égypte; l'abbé Grégoire venait de se laisser nommer comte de l'Empire; Chaptal interrogeait ses cornues et leur demandait du sucre; Larrey suivait nos armées, ce qui ne l'empêchait pas de venir entre deux victoires occuper son fauteuil au club des ANES, car il s'agit du *Club des Anes*. Chaque membre s'appelait MEMBRANE (membre âne). Les artistes les plus célèbres de l'époque avaient taillé dans le marbre Balaam sur son ânesse, et Silène, et Sancho, et ce bon roi d'Yvetot, tous montés sur le bourriquet traditionnel. Ces groupes ornaient les quatre pans de la salle. Au centre du plafond on voyait l'âne de Buridan discutant avec lui-même s'il devait aller à l'auge de droite ou au picotin de gauche, et mourant logiquement de faim et de soif selon les règles les plus rigoureuses de la dialectique. En outre du nom général de *membrane*, Gaspard Monge, profond mathématicien et dont la femme s'appelait *Lise*, avait nom *Analyse*; Chaptal s'appelait *Anagramme*; Larrey, *Anapeste*; l'abbé Grégoire, fils de Jean-Baptiste, *Anabaptiste*; de Fontanes, grand maître de l'Université et ex-professeur, *Anathème*. Le maréchal Lannes occupait le fauteuil. Un très-petit homme frappa un jour à la porte et fut admis sous le nom de *Basane*. Plusieurs personnes illustres durent être refusées, faute d'un nom qui remplit les conditions exigées par le règlement. »

La Restauration, le second Empire, eurent des calembouristes non moins célèbres. Pour n'en citer que quelques-uns, le grand peintre Carle Vernet, le romancier Balzac, Dupin aîné, l'homme d'État versicolore, cultivèrent le calembour avec succès. On sait que ce dernier, battu par ses propres armes, se vit dédier le poème suivant :

## DUPIN PEINT EN... VERS.

Tout pouvoir à son tour peut dire : « Il est des nôtres. »  
Aux proscrits *Dupin dur*, *Dupin mollet* aux autres.

Pour reprendre son siège, il n'est pas indécis.  
A soixante-quinze ans, c'est bien *Dupin rassis*.

*Dupin*, voulant rester au Palais-de-Justice,  
Se vendra désormais comme *Dupin d'épice*.

Jamais ses auditeurs, plus ou moins ébahis,  
Depuis son dernier speech, ne criront *Dupin bis*.

D'un citoyen, d'un homme, il n'est qu'un faux semblant :  
Il fut gris, il fut rouge; il serait *Dupin blanc*!

D'accord avec le diable, il a tant travaillé,  
Qu'il pourrait bien un jour être *Dupin grillé*.

Il me semble qu'on l'a par trop cher acheté;  
Car, voyez, c'est *Dupin dernière qualité*.

Oui, l'empereur, l'autre matin,  
S'est fort trompé, sans aucun doute :  
Croyant avoir l'*ami Dupin*,  
Il n'avait qu'une vieille croûte.

L'Église elle-même a compté et compte encore parmi ses membres des calembouristes endurcis; mais c'est principalement au haut de l'échelle qu'on trouve les meilleurs. On connaît ce mot d'un pape sur des chevaliers anglais qui venaient lui offrir le secours de leur épée : « *Non Angli, sed Angeli* » : Ce ne sont pas des *Angles*, mais des *Anges*. Voilà, certes, un calembour, et

des meilleurs. Mais que dire de celui-ci, attribué à Grégoire XVI : le cardinal B... faisait remarquer à Sa Sainteté la belle croix d'or qui brillait au soleil sur la gorge demi-nue d'une jeune et ravissante princesse : « *E piu bello il calvario che la croce* », répondit le Saint-Père : *Le Calvaire est encore plus beau que la croix!... »*

De nos jours, le calembour n'a déserté ni la rue, ni le salon, ni la tribune; mais c'est surtout au théâtre qu'il prend ses ébats. Après avoir fait le succès de nos vaudevilles, il est devenu la pierre meulière de nos féeries et de nos opérettes.

Citerons-nous maintenant les nombreux recueils que le XIX<sup>e</sup> siècle a vus éclore : les *Comediana*, les *Gasconiana*, les *Encyclopédiana*, et *tutti quanti*? Cela nous semble superflu pour prouver la faveur dont le calembour n'a pas cessé de jouir.

Les puritains qui s'élèvent avec le plus de force contre lui, ne savent pas toujours tenir leur sérieux en l'entendant. Parfois, même, certain mot à double sens, certain nom baroque se présente à leur esprit sous des formes différentes. Ils sourient... leurs lèvres s'agitent machinalement et... crac! le crime est consommé!

Aussi pensons-nous que le calembour compterait bien peu de détracteurs, si ceux-là seuls qui n'ont jamais péché pouvaient lui jeter la pierre.

F. DE DONVILLE.

RECUEIL  
DE  
CALEMBOURS

SENTIMENTS PATRIOTIQUES  
ET RÉFLEXIONS UTILES DE L'ABBÉ QUILLE

Recueillis avec soin par le sieur de Bois-Flotté,  
étudiant en droit-fil.

*(Publiés en 1770 par le marquis de Bièvre.)*

Il disait que les cardinaux étaient des soupapes (*sous-papes*)



Que les marchands de vins (*devins*) devaient prédire l'avenir.



Que, pour rebattre tous les matelas de Paris, c'était l'affaire d'un quart d'heure (*cardeur*).



Que si le royaume d'Espagne tombait en quenouille, il faudrait se servir de pain à cacheter, parce qu'alors il n'y aurait plus de cire (*sire*) d'Espagne.



Que le jeu était nuisible à la santé, lorsqu'on perdait, et même lorsqu'on ne gagnait point; qu'il était bien aisé alors de s'apercevoir que l'on était sanguin (*sans gain*).



Aussi ne voulut-il jouer au trictrac ou au passe-dix qu'avec des gens parfaits, parce qu'il prétendait qu'il y avait un désavantage réel à jouer avec un homme qui aurait un seul défaut (*dé faux*).





Il trouvait les inspecteurs de haras un peu lestes depuis qu'il les avait vus parler à de grands princes en leur montrant les talons (*l'étalon*).



Il ne pardonnait l'amour-propre qu'aux moissonneurs : il est tout naturel, disait-il, qu'un moissonneur s'aime (*sème*) beaucoup.



Il disait que si nous avions malheureusement des enfants naturels que nous ne voulussions point voir, il fallait prendre un bonnetier extrêmement diligent, afin qu'on n'apportât point nos bâtards (*bas tard*) chez nous.



Il voulait que tout le monde, fût-ce un prince, fît arrêter son carrosse devant un enterrement, de peur que les chevaux ne prissent le mors (*mort*) aux dents.



Il prétendait que les favoris d'Apollon avaient tôt ou tard un sort funeste, hommes ou femmes. Que Daphné avait été changée en laurier, et Poinçinet en noyer (*noyé*).



Un de ses amis venant lui apprendre la mort d'une sœur qu'il aimait, Mlle Quille, et la seule qu'il eut, lui faisait des reproches de ce qu'il ne paraissait pas assez sensible. L'abbé Quille lui répondit sèchement : Monsieur, ne frondez personne; désormais ce soin ne regarde que moi, puisque malheureusement me voilà censeur (*sans sœur*).



Comme on lui demandait lequel il préférerait de Lekain ou d'Arlequin, il répondit que tous deux étaient certainement de grands acteurs, mais qu'Arlequin avait un art que Lekain n'avait point.



Il disait que la salle de l'Opéra devait être beaucoup plus propre que celle des autres spectacles, parce que les ballets (*balais*) en étaient infiniment meilleurs.



Il critiquait beaucoup la nouvelle salle, sur ce qu'il n'y avait pas une seule loge d'où on pût voir la scène (*la Seine*).

## CALEMBOURS

M. de Bièvre, lorsqu'on lui annonça la mort du maréchal de Conflans, s'écria : « Fausse nouvelle ! » On lui reprocha de ne pas croire à un événement dont on avait la certitude. « Je ne doute pas, répondit-il, que cela ne soit vrai ; mais il l'est aussi que c'est une *nouvelle fosse* qu'on aura à faire, et voilà ce que je veux vous dire. »



Dorville, rencontrant un de ses amis qui avait une cravate verte, lui dit : « Ah, ah ! tu as un beau *couvert* (cou vert). — Oui, reprit l'autre, c'est dommage qu'il soit *d'étain* (déteint). »



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00211511 3

*Les mille et un Calembours* de F. de Donville, tout autant que *La Foire aux Calembours* de E. Ducret que vous trouverez à leur suite, ont fait rire aux éclats des générations de gais boute-en-train.

Classés pendant plus d'un demi-siècle à la table alphabétique des auteurs des Éditions Garnier entre le nom de Diderot et celui d'Erasmus, Donville et Ducret y reprennent gaiement leur place.

En les lisant nos parents et nos grands-parents riaient sans arrière-pensée. C'est bien maintenant notre tour !



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

